

LA GUERRE DU FEU MALAISE DANS LA SIGNIFICATION

Robert LÉVY

"Mais comment pouvons-nous mettre en rapport le pénis avec la sauvegarde du feu ? "

S. Freud, "Zur Gewinnung der Feuers" (A propos de l'acquisition du contrôle du feu), 1931, S.E., XXII, p.188.

On ne tire pas impunément la sonnette de l'universel sans qu'un morceau du cordon vous reste dans les mains. Ainsi, Freud n'aura pas de point d'arrêt dans la justification de l'étiologie sexuelle de la névrose et c'est dans **Malaise dans la civilisation**, ouvrage dans lequel il tente de résumer sa réflexion de plus de trente années, qu'il montre la soumission de l'homme civilisé à la névrose par le poids de sa préhistoire. Il s'essaie à une version très osée des origines de l'humanité, en rappelant que l'homme primitif marchait à quatre pattes. L'appétence sexuelle de l'homo sapiens se trouvait sollicitée par des stimuli olfactifs étroitement liés à l'œstrus, celle-ci, soumise à une périodicité entraînait une répétition des stimuli du mâle qui, attiré par l'odeur, ne recherchait la compagnie de la femelle qu'au cours de cette phase.

Dans un second temps, l'homme, ayant adopté la position verticale, se trouva très déséquilibré du point de vue des rapports entre les deux sexes. En effet, les stimuli visuels avaient remplacé progressivement les stimuli olfactifs intermittents qui avaient pourtant réglé jusque-là sa vie sexuelle. C'est alors que la notion de continuité du stimuli visuel, à la différence de la discontinuité du stimuli olfactif, avait entraîné de puissants motifs pour que le mâle, dès lors, garde la femelle constamment auprès de lui.

De cette façon, pour Freud, la horde primitive et la famille s'étaient constituées, mais conséquemment la faculté d'éprouver de la honte s'amplifiait puisque les organes génitaux devenaient visibles en permanence : le dégoût était né du refoulement organique des odeurs génitales et des excréments. Le refoulement olfactif ouvrait alors la voie à l'évolution de la propreté et aux sublimations, et Freud de conclure : "Les racines les plus profondes du refoulement sexuel qui se développent avec la civilisation résident dans la défense organique de la nouvelle forme de vie conquise avec la posture verticale sur l'existence animale antérieure"(1).

Il y a une double corrélation des positions causales freudiennes

- les découvertes cliniques justifient les positions phylogénétiques de la névrose. Par exemple, le petit enfant refoule ses tendances olfactives et coprophiles parce qu'en grandissant il s'éloigne toujours davantage du sol et perd l'utilisation de son odorat, comme dans le passage de l'humanité de quatre pattes deux;

- inversement, certaines hypothèses phylogénétiques justifient des constats cliniques. Par exemple, le complexe d'œdipe et la pulsion olfactive, soumis l'un et l'autre au refoulement au cours de l'évolution de l'humanité, se retrouvent systématiquement dans le cadre de la vie actuelle de tout être humain. Ultime tentative de repérer le refoulement originaire aux origines de l'humanité.

Le complexe d'œdipe en particulier est universel et marque l'origine d'une conduite de l'humanité : père de la horde, meurtre du père, point de référence "Il faut se demander si tout le monde n'a pas passé par une sorte de névrose simple au cours des années d'enfance" (2).

La pratique de l'analyse est-elle un acte sensé ? L'analyse freudienne serait-elle issue d'une théorie qui aurait donné sens l'existence ? Ces énoncés universels rendent-ils compte de la présence du sujet dans son énonciation ? En d'autres termes, quel praticable trace le champ freudien ?

UN RÊVE BRÛLANT

De cette présence, Maud, petite fille de 10 ans, vient me parler, accompagnée de sa maman. Depuis le film **La guerre du feu**, elle ne peut plus dormir : "ils faisaient l'amour comme des animaux", me dit-elle. "Elle, la jeune femme, elle n'était pas d'accord, on ne lui demandait pas son avis; depuis j'ai peur de ne pas m'endormir". Et comme pour insister sur le fait que le sujet est présent, elle me demande, angoissée : "est-ce que je vais m'arriver à m'endormir ?".

J'aurais presque pu me suffire de ce premier discours, si j'avais été freudien, pour entendre ce dont Maud venait témoigner. J'avais vu le film et me souvenais que la scène dont elle parlait était une scène d'amour a tergo très crue au cours de laquelle Maud avait sans doute revécu quelque chose de l'ordre d'une "scène primitive", que j'aurais pu lui interpréter classiquement.

Mais je pensais que ce n'était pas suffisant et je lui demandais si, avant ce film, elle dormait bien. Elle me dit non, car dans sa classe une copine avait perdu sa maman "brûlée" dans sa maison au cours d'un incendie c'était avant **La guerre du feu** et "quand j'y pensais, j'avais peur de perdre mes parents". J'arrêtai cette première séance sur ce point, le feu me fit à moi aussi grand effet.

Une quinzaine de jours plus tard, Maud revint me dire que maintenant elle se sentait mieux, s'endormait bien, mais se réveillait à 3 h du matin, angoissée, avec l'idée que ses parents étaient dans leur chambre, et qu'elle se trouvait alors très seule. "C'est depuis la guerre du feu, j'ai peur que la maison prenne feu, peur de perdre quelqu'un de la famille".

Le titre et l'événement s'étaient rejoints, le feu de la guerre avait allumé l'incendie de la maison dans laquelle la mère de sa copine avait péri. Mais alors, si feu et incendie semblaient

un déplacement logique, métonymique, que faire de la guerre ?

Je m'aperçus que "guerre" en lecture consonantique était exactement celle du patronyme de cette petite fille.

La guerre du feu devenait sa façon d'écrire le nom du père et la mort d'une mère.

A la séance suivante, la maman demanda à me parler seule et me raconta qu'il y avait deux ans, alors que la personne habituelle n'était pas venue chercher Maud à la sortie de l'école, un homme l'avait accostée et lui avait proposé de la raccompagner en voiture, proposition qu'elle avait acceptée. Il s'était déshabillé quelques rues plus loin et lui avait demandé de le caresser; elle avait refusé et s'était enfuie. Histoire qui, selon la mère, ne pouvait m'être dite par Maud. Pourtant, quand Maud entra, je lui relatai ce que sa mère m'avait révélé. Maud n'ajouta rien, si ce n'est pour préciser qu'elle s'était sentie "forcée à quelque chose qu'elle n'avait pas choisi", termes qu'elle avait employés pour décrire ce qui s'était passé dans la scène d'amour du film, ce que je lui fis remarquer.

Quelques jours s'écoulèrent, Maud revint et me dit avec un grand sourire qu'elle dormait bien à présent, et n'avait plus d'angoisses depuis qu'elle avait fait le rêve suivant, après la dernière séance : "Dans un pays étranger où il fait très chaud, sa mère lui dit, en voyant des trous et des points blancs qu'elle a dans le dos de son tee-shirt : tu as le virus du sida, on ne pourra pas te soigner, tu vas mourir. Puis elle se rend chez le docteur et ne trouve pas sa cabine."

Je lui demandai de me commenter ce rêve et elle associa sur ce pays chaud : "c'est en Afrique, à cause des robes en chiffon des dames". Je ne pus m'empêcher de me rappeler **La guerre du feu** et l'origine africaine de la fille de la scène du film, que je lui soulignai.

"Cabine" m'intrigua beaucoup et je lui demandai si cela lui évoquait quelque chose. Elle me répondit qu'à part cabine téléphonique, ça ne lui disait rien d'autre, mais que la semaine passée elle avait accompagné son père dans une cabine téléphonique pour qu'il appelle un couple d'amis âgés, de façon à savoir s'ils se portaient bien. Qu'est-ce qui peut arriver à des gens âgés si ce n'est de mourir ?...

Au cours de ce rêve, Maud risque la mort et cette "cabine" où elle cherche le docteur n'est autre que le lieu où le père, son père pouvait être présent et la sauver. (Mais aussi lieu de l'annonce possible de la mort de sa mère. Pourtant, ni le médecin, ni le père ne sont présents dans ce rêve). Elle ne le trouve pas. Il y a ici remaniement des conflits psychiques : Maud est à la place de celle qui meurt, et cette fois sa mère le lui dit, alors que jusque-là c'était elle qui la voyait morte.

Je l'interroge enfin sur le sida "ça s'attrape lors d'un rapport sexuel entre hommes". Or, dans le rêve, c'est elle qui "l'attrape", et comment donc si ce n'est dans cette même position a tergo qui noue la chaîne sida-homosexualité et guerre du feu, position identique à la scène du film.

Dans ce rêve, Maud est bien à la place de cette jeune Africaine. Le prix est la mort que lui signifie sa mère renversement complet de la position subjective qui jusque-là s'énonçait : "j'ai peur que quelqu'un meure du feu" dont le propre message sous la forme inversée s'énonce sous les oripeaux de ce virus du désir, dont elle peut mourir enfin, comme sa mère. Maud peut ainsi s'identifier à une femme, même aile risque encouru dans la scène est la mort.

J'aurai confirmation de cette hypothèse lors de la dernière séance. Maud viendra me raconter un dernier rêve : "En équipe, en Afrique, chacun attrape le sida. Un puis deux, trois, quatre, cinq et enfin tous, jusqu'à elle qui comme soulagée dit : je me suis alors mise à jouer comme tout le monde, tranquillement".

Dans ce rêve, on n'en meurt plus, bien que quelques-uns soient morts au début. "Ce n'est plus un rêve inquiétant", Maud maintenant se sent bien même si elle s'est aperçue que lorsque ses parents montaient et que tout le monde dormait, "ça allait moins bien".

Elle se souvient alors d'autres éléments de ce rêve deux dames se disputaient, elles se ressemblaient, mais l'une disait que tout le monde allait attraper le sida, et l'autre qu'on allait en guérir. Parmi ceux qui étaient atteints, il y avait une jeune fille qui ressemblait à celle de la scène de **La guerre du feu**, celle-ci en était morte et il y avait une grande maison grise qui ressemblait à celle où la mère de sa copine avait péri par le feu... guéri au feu.

Tout cela commence et finit par un rêve et cette petite anecdote racontée par Jones nous éclaire sur celui que Freud entretint à propos d'œdipe. Freud, jeune étudiant en médecine à l'université de Vienne, avait coutume de déambuler dans la grande cour bordée d'arcades parmi les bustes de tous les professeurs éminents qui y avaient enseigné. Toujours selon Jones, non seulement Freud imaginait que son buste figurerait un jour parmi les autres, mais de surcroît il y voyait l'inscription tirée de l'œdipe-roi de Sophocle : "Freud qui devina l'énigme célèbre et fut un homme très puissant". Or, ses compagnons lui firent graver en 1906, à l'occasion de son 50e anniversaire, une médaille sur laquelle on pouvait lire ceci : "A celui qui devina l'énigme célèbre". Selon le témoignage de Jones, ce cadeau produisit un effet fort inattendu : "Freud devint pâle et agité, et d'une voix étranglée demanda qui avait eu cette idée ; comme s'il avait vu un revenant !"

Cette énigme du sphinx, je vous la rappelle : qu'est-ce qui marche à quatre, deux, puis à trois pattes ? dont la solution n'est autre que celle que Freud a cru apporter lui-même aux origines de l'humanité, à laquelle il a été fait allusion dans le préambule.

En qualifiant "d'œdipe" ce qu'il entend par le fantasme autour des parents, Freud permet non seulement d'introduire le fantasme comme concept, mais d'abandonner aussi les parents comme référence biologique de la névrose. L'établissement de l'universalité d'œdipe entraîne la transposition de la transmission biologique en théorie mythologique. Pourtant, cette piste aurait dû nous mener vers le constat qu'œdipe est avant tout un nom. Le mythe traite des rapports de lignée Laïos Labdacos, c'est-à-dire de nomination : la castration se transmet de père en fils, par le nom.

GRAMMAIRE D'UNE FILIATION

Ce n'est pas sur ce "coucher avec la mère", mais à partir du père comme jouissance première que la psychanalyse s'édifie. C'est dans le meurtre du père, dans le mythe d'œdipe qu'est la clé de la jouissance; c'est un contenu manifeste (3), celui du rêve de Freud dont le mythe d'œdipe serait alors la figurabilité nécessaire pour que l'interprétation des rêves surgisse de la mort de son propre père.

Une affaire de nom, qui traite de l'irremplaçable. Freud ne dit rien d'autre en montrant,

avec Œdipe, qu'on n'y échappe pas.

Œdipe, nom propre qui suggère le niveau du manque, le niveau du trou : fausse apparence de suture.

Devant le trou qui se produit, il se produit une métaphore de substitution (4). Disons qu'on aura jamais aussi bien parlé d'œdipe qu'en termes de métaphore paternelle.

Cet exemple de la "guerre du feu" insiste sur l'hypothèse suivante : quelque chose du nom est en jeu de lettres dans ce qu'il a été convenu d'appeler le complexe d'œdipe. Jeu qui, s'il ne suit pas pour l'analyste la succession des traits qui marque sa différence, n'aura aucun sens ou plutôt celui toujours véhiculé par l'analogie mythique dont la définition symbolique le réduit une simple comparaison avec la théorie. Les mythes comme les rêves mettent en œuvre une pluralité d'éléments dont aucun pris part ne signifie quelque chose. Il n'y a de signification que pour autant que s'établissent entre les différents éléments des rapports, pas de significations dans l'absolu, il n'y a de signification que de "position". Ainsi, la guerre du feu n'a d'intérêt que pour autant que l'élément guerre prend position par rapport à feu, l'événement "traumatique". La vision de la scène sexuelle a tergo du film n'est que le pré-texte d'un texte en lettres "guéri au feu" ou par le feu, que l'on retrouve dans le rêve I; Maud va chercher le docteur dans sa cabine, là où le père téléphone pour pouvoir "guérir du sida", maladie que sa mère lui annonce en rêve.

Procédé d'écriture donc que l'inconscient utilise, tout particulièrement approprié au nom. "Principe de position" qui peut conférer une valeur différente un signe selon la façon dont celui-ci est placé. Exemple "32" et "3" prendront une signification différente selon la position des deux signes alors qu'ils représentent respectivement 3 et 2. La "séparation non indiquée" dans la succession des mots est une autre application importante du principe de position dans les plus anciennes écritures (5).

Dans **Œdipe-roi**, le problème initial est de découvrir qui a tué Laïos. Un individu quelconque fera l'affaire pourvu qu'il remplisse les conditions énoncées à travers les allusions de Tirésias. **Œdipe-roi** pose le problème du rapport entre l'état civil réel d'Œdipe et son état civil supposé, en d'autres termes de sa nomination.

Œdipe apprend de son épouse Jocaste les circonstances du meurtre de Laïos. Il apprend du messager qu'il n'est pas le fils de Polube et de Mérope, mais un fils trouvé. Enfin, Œdipe apprend du serviteur que cet enfant trouvé est le fils de Laïos et de Jocaste, c'est-à-dire lui-même.

Une affaire de nom que nous annonce Œdipe, détournement du mot ou de la locution d'une chaîne syntagmatique pour l'introduire dans une autre chaîne syntagmatique. Mais sans nul doute, le nom propre n'est pas n'importe lequel et cela fait partie de son message. Lacan appelle cela "une fonction volante"; celle qui serre les choses d'assez pris pour atteindre l'individu dans ce qu'il a de particulier, c'est-à-dire que ce nom suggère à la fois ce qui peut manquer et fabriquer, pour combler les trous. Comme on dit qu'"il y a une partie personnelle de la langue qui est volante" (6).

Hypothèse tout à fait intéressante que nous suggère ainsi Lacan puisque, par exemple, les écritures maya et astèque, qui n'ont recours que rarement au principe phonétique, l'emploient exclusivement à l'expression des noms propres, comme si le besoin d'une représentation adéquate de ceux-ci avait conduit au développement de la phonétisation. On

retrouve à propos des noms propres, aussi loin que l'on remonte, cette nécessité d'une écriture puisque c'est le besoin de trouver des façons de communiquer qui ne soient pas limitées spatialement ou dans la durée qui conduisit au développement de méthodes employant soit des objets, soit des marques sur des objets ou autres choses solides (7).

D'autres signes qui ont cours dans la plus ancienne écriture Uruk (8) sont manifestement des signes de mots limités l'expression de nombres, d'objets et de noms de personnes : stade logographique (9). Mais la phonétisation naquit, selon Gelb, du besoin de signifier des mots et des sons qui ne pouvaient être rendus adéquatement par des figures ou des combinaisons de figures. Les noms propres semblent, selon cette hypothèse, un des vecteurs essentiels de ce "passage à la phonétisation de l'écriture"

La phonétisation de l'écriture est le principe qui permet d'associer des mots difficiles à transposer en écriture avec des signes qui rappellent ces mots par le son et faciles à dessiner. Ainsi, on peut même parvenir à un transfert phonétique complet; par exemple, on peut prendre une image de genoux accolée à celle du soleil pour écrire le nom propre "Neilson" :

genoux	knee	
		Neilson
soleil	sun	

Ou Ox Ford : un bœuf traversant a gué (dans les armoiries de cette même ville), pour Oxford.

Ce procédé n'est autre que celui du rébus et les noms comme aussi bien de plusieurs propres de la palette Narmer comme aussi bien de plusieurs autres provenant de Hieraconpolis sont écrits grâce à ce même procédé (10).

ARRACHER LA LETTRE

Rappelons que dès la Traumdeutung, Freud propose de considérer la lecture du rive comme celle d'un rébus "Le contenu du rive est en quelque sorte (*Gleicksam*) donné dans une écriture figurative (*Bilderschrift*) dont on doit transférer (*Übertragen*) les signes un un dans la langue des pensées du rêve" (11).

Le nom propre est le seul avoir ceci de particulier qu'il pose en lui-même une question identique celle du rêve, c'est-à-dire le problème du passage de l'écrit à la phonétisation, outil de travail fondamental pour l'interprétation des rêves, tel que Freud et Lacan sa suite nous l'ont livré. On se trompera évidemment si on veut lire ces signes selon leur valeur d'images (*Bilderwert*) et non selon leur signification conventionnelle (valeur de signes, *Zeichenbeziehung*). Le rêve est un rébus (énigme figurative, *Bilderratsel*). Nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que composé de dessins simples.

Fonction volante, transfert phonétique et principe de position sont tout particulièrement bien mis en œuvre dans le rêve de l'Homme aux loups (12).

Il rêve qu'un homme arrachait à une ESPE ses ailes. Rêve qu'il paraît nécessaire de relire à la lumière de ce qu'Œdipe soit un nom. En effet, ce n'est pas ESPE mais WESPE,

"guêpe", que l'Homme aux loups voulait dire; ce que phonétise Freud pour lui, une WESPE : "cet insecte à raies jaunes sur le corps qui pique". Mais l'Homme aux loups semble douter de cette interprétation et, par deux fois, relance Freud sur ESPE, S.P. : les initiales de son nom.

1° "On dit WESPE ? Je croyais vraiment que l'on disait ESPE". (ESPE en allemand : tremble)

2° "Mais ESPE, c'est moi, S.P."

Et Freud de préciser : "L'ESPE est naturellement une WESPE mutilée", ce qui lui permet d'avancer que le rêve signifie que l'Homme aux loups se vengeait sur Grouscha de sa menace de castration.

Pourtant, alors qu'il nous le suggère, Freud ne peut reprendre cette interprétation au pied de la lettre. Alors que la castration se situe dans le nom lui-même avant tout. C'est la création du rêve qui efface ce double V de SP, trait non phonétisé par l'Homme aux loups, rétabli par l'interprétation de Freud qui marque en trait d'écrit sur le nom la castration. La castration se situe structurellement en acte dans le nom propre de l'Homme aux loups, même si la métonymie se trouve dans le déplacement successif du V aux ailes de papillon, aux jambes de femmes, au W absent (non phonétisé). L'Homme aux loups invite pourtant par deux fois à entendre cela. Mais Freud ne peut l'écouter, trop occupé qu'il est à donner corps cliniquement au mythe œdipien et à sa mise en "scène primitive". Il note cependant entre parenthèses dans le texte qu'il s'agit bien des initiales de l'Homme aux loups. Ce rêve pourrait s'écrire ainsi :

1° ESPE

Interprétation de Freud

2° WESPE (w).S.P.

Car si l'on suit bien ce texte, ce n'est qu'après avoir rétabli la phonétisation du W que l'Homme aux loups s'aperçoit qu'il s'agit du S.P. en lecture consonantique, c'est-à-dire de lui-même : son propre nom.

Le refoulement joue non pas sur un signifiant mais sur la présence/absence d'une lettre arrachée au nom.

Serait-il osé de relire ce rêve comme un rébus et/ou un hiéroglyphe, dans lequel W tiendrait lieu de coupure qui barre le nom ? Dans cette mesure, le double V est présent/absent pour fixer la structure. Déterminatif sémantique (13) ou trait non phonétisé dans le rêve raconté par l'Homme aux loups qui, dès lors qu'il est phonétisé par Freud, lève l'homophonie et donne un sens. Ce sens, WESPE guêpe, signifié qui nous fascine parce qu'il donne l'apparence qu'il existe un désir signifié, tout en nous faisant oublier l'appareil même du signifiant; ou ce qui s'exprime l'intérieur de cet appareil et du jeu du signifiant dans le rapport que la lettre double V entretient avec le nom de l'Homme aux loups, par sa présence/absence une opération sur le NOM.

UN ARRACHAGE DE L'ÊTRE

"La fonction du Moi est nommément désignée dans Freud comme analogue en tout ce qu'on appelle dans la théorie de l'écriture un déterminatif" (14). Cette assertion est d'autant

plus claire dans l'article de Freud : "L'intérêt de la psychanalyse", qui parut dans la **Revue scientifique**.

"La comparaison du rêve avec un système d'écriture semble encore plus propos qu'avec une langue parlée (*sprache*). En effet, l'interprétation d'un rêve est tout fait analogue au déchiffrement (*Entzifferung*) d'une écriture idéographique (*Bilderschrift*) antique, comme celle des hiéroglyphes égyptiens. Il y a, ici comme là, des éléments qui ne sont pas destinés être interprétés, ni respectivement être lus, mais qui doivent assurer, comme simples déterminatifs (15), la compréhension d'autres éléments. La polysémie (16)(*Vieldeutigkeit*) des différents éléments du rêve trouve son pendant dans ces anciennes écritures, tout comme l'omission de différentes relations qui, ici comme là, doivent être achevées par le contexte (*Zusammenhang*)"(17).

L'ORIGINERRE

Deux remarques s'imposent ici.

La première vise cette idée développée dans le Séminaire sur **L'identification** qui pose la "marque", la deuxième identification au trait unaire, cette Einzeiger zug ("coche du guerrier primitif"), façon de se repérer dans la succession.

En effet, c'est ici que Lacan fait de la préhistoire, d'une manière fort différente de celle de Freud sans doute, mais qui, comme pour ce dernier, surgit au moment où il faut bien dire quelque chose de la série et de la répétition (des générations).

Isoler ce UN en tant qu'il marque la différence pure, on n'a pas trouvé mieux que de le repérer dans la préhistoire comme série de bâtonnets; des petits bâtons tracés sur la côte d'un cervidé qu'avaient-ils comme autre fonction, si ce n'est celle d'inscrire la mort et sa succession dans l'intervalle des vies ? Compter l'aventure du chasseur qui tue un animal, puis un autre, puis une série. Il a fallu inventer un moyen de nommer les diverses aventures et les différents animaux, garder la côte tout en la distinguant des autres, ce qui peut s'écrire F (S, S', S"). Je ne veux pas dire par là qu'il s'agisse de signifiants: ceci est plus proche de la lettre dans sa "fonction répétition". Dans le deuxième rêve de Maud, par exemple, "ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient atteints" ; l'équipe 1 - 2 - 3 - 4 - 5, tous... le sida. Cette marque de la mort, "points blancs" que sa mère nomme, et qui finalement la tranquillise puisque tous en sont atteints. Après tout, nommer n'est rien d'autre qu'une façon de maîtriser l'absence vocaliser un souvenir et au-delà des générations laisser trace.

Le trait unaire, ce plus petit commun/différent dénominateur qui n'est là que pour assurer l'automatisme de répétition en en ayant effacé le sens. Trait de l'Idéal Ich auquel le sujet s'identifie. C'est exactement ce que l'on retrouve dans le nom propre "un figuratif effacé", c'est ce qui reste dans l'idéogramme "quelque chose de l'ordre de ce trait unaire en tant qu'il fonctionne comme distinctif et qui peut l'occasion jouer le rôle de marques" (18), c'est-à-dire que plus rien de l'origine n'est reconnaissable. Cette droite, ce 1, ce signe de base a beaucoup fait spéculer comme si le trait avait engendré toutes les autres lettres de notre alphabet (19), sorte de géniteur initial. Dante, dans la "Divine Comédie" (20) nous rappelle que ce 1 est le nom originel de Dieu lui-même.

Ma deuxième remarque concerne **Totem et Tabou**, car si Freud s'intéresse tant aux

totems, c'est parce que ceux-ci marquent et représentent la transmission héréditaire, le lignage en quelque sorte, mais le lignage dans un sens plus fort que celui du sang, puisqu'il subordonne d'un côté la tribu et refoule, de l'autre, la parenté du sang (21) : c'est au fond un des seuls développements exhaustifs concernant l'interdit de l'inceste, et Freud souligne que : "Les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir entre eux de relations sexuelles, par conséquent ne doivent pas se marier entre eux. C'est la loi de l'exogamie inséparable du système totémique" (22).

Au centre de cet interdit totémique, on retrouve l'importance du nom, puisque c'est le point central autour duquel tourne le clan qui identifie sa descendance à un nom d'animal ou de plante totem et blason peuvent être considérés comme des signes d'identification équivalents à des noms (23).

Mais Freud ne s'y trompe pas, et en suivant Frazer, rappelle (24) qu'aux Nouvelles Hébrides, le garçon doit se garder de prononcer un mot du langage courant lorsque ce mot fait partie du nom de sa sœur, ou que dans la presqu'île des Gazelles en Nouvelle Bretagne, une sœur une fois mariée ne doit plus adresser la parole à son frère et, au lieu de prononcer son nom, celle-ci doit le désigner par une périphrase. Enfin, il note que chez les Zoulous, un homme marié ne doit pas prononcer le nom de sa belle-sœur, et vice versa.

Retenons du totémisme qu'il n'est rien d'autre qu'une tentative de classification qui vient, pour un temps, organiser l'espace social et celui du sujet, là où le Nom du Père n'est pas encore à proprement parler advenu. C'est sans doute cela que repère Freud et à quoi il tient, puisqu'à cette classification pêle-mêle du nom du père est lié un interdit sexuel fondamental. Mais l'essentiel n'est pas tant le sexuel que l'universel ce point qui, du nom qui classe, implique le même interdit pour tous. Car des Noms du Père, il peut y en avoir quelques uns qui n'ont rien d'humain, et j'en veux pour preuve qu'à Aurora (Nouvelles Hébrides), la mère pendant sa grossesse peut s'imaginer à la faveur d'un incident banal que son enfant à une relation privilégiée avec une plante ou un animal. Il sera établi dès lors que sa progéniture en sera le reflet très ressemblant. A cette découverte d'une filiation paternelle s'attache alors un ensemble de prohibitions alimentaires, dont la principale est l'interdiction de consommer ce à quoi on est identifia - pas de nomination sans perte. Ce que tout simplement le Nom du Père engendre, c'est la différence et ce petit exemple montre bien que ce nom n'a pas besoin d'être celui du géniteur, mais le lieu vers lequel se dirige le désir de la mère (25).

Néanmoins, c'est la condition d'entrée dans le langage, même si le Nom du Père n'est pas le géniteur. La conséquence immédiate de cette opération devient la possibilité de formation du fantasme $S \leftrightarrow a$, dispositif permettant de récupérer une jouissance perdue. Le refoulement *Nachträglich* ne peut avoir lieu que dans cette mesure.

Freud cherche pouvoir répondre, avec **Totem et Tabou**, la question : qu'est-ce qu'un père ? question ultime, s'il en est, puisqu'il y répond la fin de son œuvre par un mythe celui de la horde primitive.

Quelle que soit la vérité du fait dans son histoire, Freud trace un champ : celui du père primitif, père réel au sens le plus fort, puisqu'il est lui seul "impossible" A travers ce mythe, il faut relire cette écriture, invention de l'écriture qui assure entre père et fils le compte et le décompte des choses, seule façon d'effacer les brouillards du mythe. Ajoutons celui d'Œdipe qui, dans la même veine, est à reprendre comme un nom propre. Qu'assure-t-il d'autre que la

lecture possible non pas du trait de l'exemplaire unique, mais de ce UN comptable, distinct d'un autre ?

Relire Œdipe comme un nom propre nécessite la précision suivante : le nom propre, plus que tout autre nom, comme nous venons de le voir, est lié avant toute phonétisation la lettre comme trait distinctif. Aussi sa particularité réside dans le fait qu'il ne se traduit pas, mais se transfère tel quel. Pour ce faire, il lui faut se fragmenter en éléments latéraux. La lecture du nom propre d'Œdipe et de celui du père supposé de la horde primitive nous apporte un message : l'insistance de l'universel n'est autre que celle de l'invariance d'un énoncé. Ces deux mythes qui n'en font qu'un sont à relire selon la question de la filiation entre des éléments par lesquels des substitutions élaborent un réfèrent.

Entendons ceci au sens le plus mathématique du terme "L'inconscient est structuré comme les assemblages dont il s'agit dans la théorie des ensembles, sont comme des lettres" (26). Ainsi, l'invariance de l'énoncé assure la réécriture de la lettre (ou sa fragmentation). Par exemple, on peut écrire :

$$x + 0 = X \quad \text{ou aussi} \quad y + 0 = Y$$

on constate que l'énoncé n'a pas varié.

Pourtant, il y a eu substitution de lettres : l'invariance de l'énoncé n'est pas fondée sur la lettre, mais sur les possibilités de substitutions de celle-ci. Notons en contrepoint la question de l'automatisme de répétition qui, à force d'avoir substitué, fragmenté les lettres, n'a plus de sens ni pour le sujet qui répète, ni pour l'analyste qui l'écoute si celui-ci s'occupe d'autre chose que de l'opération.

Le nom propre, en tant qu'intraduisible, me semble au plus près de cet invariant. S'il est nom propre, il a perdu son signifié, son sens ; il ne lui reste plus qu'à se transférer tout en gardant son invariant, bien qu'il soit alors fragmenté.

Ceci est à l'œuvre dans le rêve de l'Autodidasker (27) (Auto r). Néologisme qui se présente à Freud à son réveil. Il retrouvera LASKER auquel se rattache LASSALLE, deux noms propres de personnages morts, l'un de la syphilis, l'autre en duel, qui ont la particularité d'avoir disparu à cause d'une femme. "Cherchez la femme" qui pousse Freud à penser au nom de son frère, qui n'est pas encore marié : ALEXANDER, anagramme de LASKE/R/-ALEKS. A ces éléments s'ajoute l'allusion de Freud au roman de Zola, "L'Œuvre". Il nous indique qu'un des personnages, SANDOZ, est une création de cet "AUTOR" de type anacyclitique. ALOZ-ZOLA, écriture à l'envers, renversement du signifiant qui conserve, comme en souvenir, la trace en miroir de son double littéral. Mais ce renversement étant encore trop clair, il a remplacé la syllabe AL, qui est aussi la première du nom AL/EXANDER, par SAND qui en est la troisième; c'est de la même manière que s'est formé le mot AUTODIDASKER (28).

Freud souligne bien que c'est son "désir" de voir son frère heureux en famille, comme Sandoz personnage du roman, qui le pousse à ces associations et en conséquence à la création d'AUTODIDASKER. Mais si ce désir était si simple, pourquoi une telle censure au sein de laquelle on retrouve à nouveau ces opérations sur le nom de son frère anagramme, anacyclitique, remplacement de syllabe...? Autant de coupures. Retenons que ces opérations se sont produites sans aucun égard pour le sens et la délimitation acoustique des syllabes (29). Les noms ont été traités comme le sont les images écrites d'une phrase; les deux lettres KS

persistent dans toute l'opération, invariablement en souffrance sur le principe de la Lettre Volée.

Mais ce type d'opérations sur le nom n'est pas l'exclusivité des processus du rêve on les retrouve dans l'oubli des noms propres.

Rappelons celui de Signorelli, la bévée (*Unbewusst*) de Freud en voyage, au cours duquel il oublie le nom de ce peintre. L'inconscient engendre alors des substitutions BOTTICELLI, BOLTRAFFIO. Puis conclusion de Freud, Herr Signor Signorelli qui n'est pas une traduction italienne, comme il le prétend, mais bel et bien le transfert (*Übertragung*) SIG/Mund - SIG/norelli au sein duquel les trois lettres SIG sont latentes.

Il est absolument remarquable que la signature de Freud est en jeu, cet Idéal du Moi qui met le phallus dans un certain rapport au Nom du Père. En ce sens, une opération structurale a lieu sur le nom propre, qui établit malgré tout un référent même si l'*Unbewusst* tente de le neutraliser.

Qu'il s'agisse du rêve de l'Autodidasker, de l'oubli de "Signorelli" ou bien de "La guerre du feu", la Mort et la Sexualité sont les raisons d'une modification de la lettre d'un nom propre. Le message d'œdipe semble l'enjeu structural supportant la Lettre et ses arrangements dans l'inconscient.

Le processus de métaphore échoue. C'est sans doute la raison pour laquelle certaines phobies s'accrochent autour des lettres du Nom du Père; telle cette phobie des chiens dont la peur s'établit sur les lettres de l'onomatopée du grognement du chien, consonnes du patronyme de la patiente.

Certaines bouffées délirantes surgissent de la rencontre du patient avec un personnage valeur de maître, dont le patronyme comporte les mêmes lettres, dans une position identique celle du nom de son père ou de l'un de ses *Ersatznamen*.

D'autres délires à thème religieux s'articulent partir des initiales du patronyme du délirant, qui se prend alors pour le personnage biblique dont il porte les initiales.

Enfin, une partie ou le tout d'un nom propre peut, dans son homophonie, faire retour de façon délirante comme la partie du corps dont il prend la place de signifié.

CONCLUSION

La façon dont les différentes opérations structurales s'élaborent pour chaque sujet conduit, voire même soutient ce qui est communément appels «écoute».

Toute tentation de vouloir "par avance" fixer un sens, aussi universel soit-il, aurait comme conséquence le renforcement d'un mythe l'idée que le but d'une analyse serait la retrouvaille de l'originare, point de croyance autour duquel Freud n'a cessé de tourner, nous entraînerait du même coup vers le religieux.

Pas UNE origine pour tous, si l'inconscient est structuré comme un langage, la pratique de l'analyse freudienne nous invite nous intéresser tout particulièrement ce "comme" pour chaque un.

- (01) S. Freud, **Malaise dans la civilisation**, S. E. ,XXI, p.106.
- (02) Note de Freud citée par E.Jones, in **La vie et l'œuvre de S. Freud**, T.II, P.U.F., 1961, p. 467.
- (03) Cf. J. Lacan, **les Quatre Discours**, 18.3.70.
- (04) Cf. J. Lacan, **Problème cruciaux pour la psychanalyse**, 6.1.65.
- (05) Exemple : "see the meat", "see them eat", I.J. Gelb, **Pour une théorie de l'écriture**, Flammarion.
- (06) J. Lacan, **Problèmes cruciaux**
- (07) I.J. Gelb, op. cit., p. 77.
- (08) Ancienne écriture sumérienne consistant en 2000 signes.
- (09) Stade d'écriture des mots o un signe vaut en général pour un ou plusieurs mots de la langue.
- (10) I.J. Gelb, op. cit.
- (11) S. Freud, **Die Traumdeutung**, Fisher Verlag Poche, p.235.
- (12) S. Freud, **Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups)**, S.E., XVII, p. 94.
- (13) Le déterminatif sémantique est un signe (non phonétique) exprimant un élément sémantique adjoint au signe de base.
- (14) J. Lacan, **Les psychoses**, 1956-57, Le Seuil.
- (15) Il existe au moins 2 déterminatifs différents; l'un, complément phonétique (et non sémantique) et l'autre, déterminatif sémantique (et non phonétique) adjoint au signe de base.
- (16) La traduction anglaise est moins claire, puisqu'il s'agit du mot "ambiguity" et non "polysemia". (C'est nous qui soulignons).
- (17) S. Freud, **L'intérêt de la psychanalyse** (1913), S.E. XIII, p.177.
- (18) J. Lacan, **L'identification**, 20.12.1961.
- (19) G. Genette, **Mimologiques**, Le Seuil, 1976.
- (20) Dante, **La Divine Comédie**, Paradis, XXVI, 134-136.
- (21) S. Freud, **Totem et Tabou**, S.E. XIII, p.1-17.
- (22) Ibid., p. 12.
- (23) Cf. C. Lévi-Strauss, **Structures élémentaires de la parenté**, Mouton 1967, Le totémisme aujourd'hui, P.U.F. 1962.
- (24) S. Freud, op. cit., p. 20.
- (25) En chinois, le terme "nom propre" est composé de deux signes : Femme + Naître = Nom de famille.
- (26) J. Lacan, **Encore**, 1973.
- (27) S. Freud, **L'interprétation des rêves**, S.E., IV, p.2
- (28) S. Freud, **L'interprétation des Rêves**, P.U.F., 1967, p. 260.
- (29) Ce sont les termes utilisés par Freud dans l'article "Oubli du nom propre".